

D'OÙ VIENS-TU JOHNNY ?

Patrice HEEMS
Classe d'adaptation
Ecole P. et M. Curie,
Fresnes-sur-Escaut

*En guise d'introduction ;
"J'aimerais que tu m'écrives un article
sur ton Johnny. Avec lui, les problèmes
de compréhension, tu y es confronté dans
toute leur épaisseur !"
Francine Darras, mars 1993.*

Toute leur épaisseur ! C'est vrai qu'il est épais Johnny ! Opaque, dense. Comprendre Johnny, ça a été mon travail de tous les jours pendant toute une année. Et ça n'a pas été des plus simples, il faut bien le reconnaître. Maintenant ce sont les vacances : enfin prendre le temps de s'asseoir, de faire le bilan, de réfléchir un peu à cette relation si étrange et si riche qui s'est nouée pendant un an entre lui et moi. Une relation qui va bien au-delà du traditionnel rapport maître/élève pourtant déjà si compliqué ! Une relation faite d'affection, d'amour même, mais aussi une relation toute en rapports de force, avec ses ruses, ses moments de colères, ses chantages. Bref la relation entre un enfant réputé fou (c'est en tous cas l'avis de certains collègues) et qui est loin de l'être et un instituteur réputé normal et qui ne l'est peut-être pas tant que ça puisqu'il a décidé d'intégrer dans sa classe un enfant réputé fou, et de lui apprendre le plus de choses possible... Et peut-être même à lire.

A quoi cela peut-il bien servir d'écrire un article sur Johnny ? Pour moi, j'en suis conscient, c'est d'abord un formidable exutoire à tout ce stress accumulé au cours de l'année à force de me confronter à la dure réalité de la vie quotidienne avec un enfant souffrant de troubles du comportement¹. Mais un article est d'abord écrit pour

1. Diagnostic de l'hôpital de jour où est suivi l'enfant.

être lu et pour cela il est évidemment nécessaire qu'il présente, pour le lecteur potentiel, un minimum d'intérêt. Si l'on excepte la narration d'une "tranche de vie" qui peut déjà en soi être instructive en ce sens qu'elle peut élargir la vision qu'aura le lecteur du métier d'enseignant, je me plais à imaginer que la description de ma relation avec Johnny peut être, parce que Johnny est un "cas limite", un bon exemple de ce que la relation entre un maître et un élève peut comporter de difficultés de compréhension. A condition bien sûr que l'on admette que ce soit à partir des exceptions que l'on peut tirer les meilleures règles.

Chapitre premier JOHNNY

*"Mais qu'est-ce qu'un môme comme ça
fout dans l'école ?"*

Les collègues, gentiment étonnés, tous les jours.

Qui est Johnny ? Il y a d'abord des choses faciles à comprendre. Il a neuf ans. Il ne sait ni lire ni écrire ni compter, en tous cas pas comme devrait le faire un enfant de cet âge même s'il est en grande difficulté scolaire. Il s'exprime très difficilement, sa syntaxe est très enfantine, il déforme presque tous les mots et son vocabulaire est relativement limité. Voilà pour le constat.

Il souffre de troubles du comportement dus à des traumatismes remontant à la petite enfance et on constate chez lui une déficience intellectuelle qui n'est sans doute pas congénitale mais acquise. Il est suivi par les thérapeutes de l'hôpital de jour de Valenciennes. Voilà pour l'explication des médecins et des psychologues.

Il est né dans un milieu très défavorisé. Il semblerait que Johnny ait assisté à des scènes qu'un petit enfant ne doit pas voir et qu'il ait subi des traitements qu'un petit enfant ne doit pas subir. Il a fait de longs séjours en hôpital notamment parce qu'il était terriblement sous-alimenté lorsqu'il a été retiré de sa famille vers l'âge de quatre ans. Depuis quelques années il est placé dans une famille d'accueil qui semble ne pas connaître, ou ne pas vouloir connaître, toute l'histoire personnelle de Johnny. Au moment de son placement, Johnny a été séparé de sa fratrie. Il semble n'en avoir aucun souvenir. Une fois pas mois environ il rencontre sa véritable maman. Son père, lui, est incarcéré. Officiellement je n'en sais pas plus. Et ce que j'ai appris officieusement ne me donne pas envie d'en savoir plus. Johnny a souffert... Beaucoup... Ça me suffit. Voilà pour l'explication des services sociaux.

Johnny est dans ma classe. Parce que... Voilà pour l'explication de l'Education Nationale.

Johnny est dans ma classe. On ne m'a pas demandé mon avis. Il y a de nombreux textes sur l'intégration des handicapés en milieu ordinaire, des circulaires, des lois... Johnny est passé au travers de tout cela, pour des tas de raisons qui s'expliquent très bien administrativement. Alors voilà... A neuf ans on a orienté Johnny vers un C.P. Avec une toute petite nuance : "mi-temps C.P., mi-temps classe d'adaptation". La classe d'adaptation dans l'école de Johnny, c'est moi qui en ai la charge. Précisons tout de même qu'officiellement cette classe est réservée aux enfants immatures ou en légère difficulté scolaire.

"Mais qu'est-ce qu'un enfant comme ça fait dans notre école ?" Cette question je l'affronte tous les jours. Dans les regards, dans les gestes, dans les mots. Je ne sais pas. Je suis incapable de répondre. Johnny j'en ai la charge, à plein temps parce que le mi-temps en C.P. n'est que de la poésie administrative et qu'il est hors de question de laisser cet enfant se perdre au milieu de 25 autres beaucoup plus jeunes et qui sont en apprentissage de la lecture. Johnny j'en ai la charge, tous les jours, et je me débrouille avec. La question pour moi, dès le début, ça n'a plus été : "qu'est-ce qu'il fait là ?" mais : "qu'est-ce que je fais avec lui ?". Et c'est une toute autre histoire.

Johnny est cassé. Cassé par la vie. Et je fais partie de ceux qui doivent essayer de le reconstruire. Le problème n'est pas de savoir si c'est vraiment mon rôle, si je suis correctement formé pour cela. Entre Johnny et moi le courant passe. On ne se comprend pas toujours mais on communique et c'est déjà beaucoup. Parce que s'il y a des choses faciles à comprendre, des faits qui s'expliquent, il y a aussi tout le reste. Des regards qui savent être d'une fixité imployable et angoissante. Des réactions de rejet, de colère que rien ne laissait supposer. Des milliers de petits faits, de petites choses de tous les jours qui, mises bout à bout, ne constituent certes pas le "portrait" du gamin, mais offrent quelques clefs qui me permettent aujourd'hui, après un an, d'ouvrir quelques portes et de le comprendre un tout petit peu mieux.

Chapitre deuxième

MOI

*"La coutume a fait
le parler de soi vicieux"
Montaigne, Essais, II*

Que le lecteur se rassure, il n'est pas dans mes intentions de raconter ma vie. Cela serait, je dois en convenir, du plus total inintérêt. Mais il m'est impossible de parler de Johnny sans parler des conditions dans lesquelles je l'ai accueilli.

L'intégration d'un enfant souffrant de troubles du comportement dans une école ordinaire ne peut se faire n'importe comment. Je rappelle qu'à l'origine la décision de la C.C.P.E. (commission qui décide au niveau de l'école élémentaire de l'orientation

des élèves "à problèmes") était de placer Johnny à mi-temps dans un C.P. ordinaire. Cela s'est immédiatement avéré impossible pour plusieurs raisons. La première et la plus évidente étant qu'aucune des trois institutrices chargées de l'enseignement en C.P. n'en voulait dans sa classe. Quelles que soient les raisons de leur refus, on ne peut le leur reprocher : Johnny est, à lui tout seul, tout à fait capable de perturber dangereusement toute une classe et, partant, de nuire à l'apprentissage de 25 autres enfants. Il se trouve que j'ai eu la chance (cela s'est avéré une chance pour Johnny en tous cas) de fonctionner pour la première fois cette année en structure ouverte. C'est-à-dire que je n'ai pas eu d'élèves attirés mais que j'ai assuré les activités dites "de soutien" pour tous les élèves en difficultés d'apprentissages de la lecture, ceci par petits groupes de 4 ou 5, environ 3/4 d'heure par jour pour chaque enfant concerné. On peut donc dire, suivant la manière dont on envisage ma fonction ou ce type de structure, que je n'ai eu l'an dernier qu'un seul élève (Johnny !) ou 34.

J'ai donc, dans mon école, un local... une vaste classe qui vient d'être remise à neuf. Il est assez mal accepté, convenons-en, dans un système éducatif somme toute assez conservateur (un euphémisme de temps en temps n'a jamais fait de mal !) ce statut "d'instit. sans élève". Le monde et les temps changent, certes, mais pas trop vite. Quoi qu'il en soit, les conditions d'accueil pour Johnny se sont trouvées parfaitement adaptées. De la place, un coin rien qu'à lui, des jeux, un coin pour la peinture, pour la pâte à modeler, des grands murs vides où ne s'affichent que ses propres productions (et quelques reproductions de P. Klee et V. Kandinsky parce que tels sont mes goûts, reproductions dont Johnny s'est d'ailleurs rapidement fait un devoir d'exécuter les copies à sa manière !). Johnny est chez lui dans sa classe, plus encore que dans sa propre chambre. Il l'aime et j'ai tout fait pour cela. Combien d'élèves ont cette chance : la classe est leur lieu.

Mais je m'explique mal. Ma situation d'enseignant spécialisé au sein de cette école n'est pas simple. La situation d'enseignant spécialisé n'est d'ailleurs simple dans aucune école. Aujourd'hui c'est une évidence que de dire qu'aucun enfant ne doit être laissé à l'écart du système scolaire. Une évidence officielle à laquelle tout le monde ne peut qu'adhérer (c'est dans le B.O.² et cela s'appelle : "Loi d'orientation de 1975 en faveur de l'intégration des handicapés"), mais qui devient une cruelle utopie pour le malheureux enseignant confronté seul à la dure réalité de la classe et qui se voit obligé de raisonner en terme de priorité : "suis-je en droit de sacrifier du temps et de l'énergie pour la réussite scolaire d'une minorité, voire d'un seul élève, au détriment de 25 autres ?". L'instituteur spécialisé est un heureux veinard : il n'a plus à se poser ce genre de questions, il ne raisonne plus en terme de réussite. Il est payé pour s'occuper d'enfants dont l'échec est officiellement avéré. D'aucuns ont, dès lors, beau jeu de le trouver inutile. Résumons clairement la question : à quoi sert de perdre son temps avec Johnny, ou Patrick, ou Mathieu, ou Virginie qui de toutes façons n'auront

2. Bulletin Officiel du Ministère de l'Education Nationale.

jamais leur BAC ni peut-être même un C.A.P. alors qu'on pourrait faire profiter tant d'autres gagnants potentiels de toute cette énergie gâchée pour des "battus" ? Nous touchons là à des problèmes d'idéologie, de philosophie de l'éducation trop graves pour être résolus en quelques phrases. Je ne peux dire qu'une seule chose à ce jour : je ne sais pas si j'ai perdu mon temps avec ou à cause de Johnny, je sais seulement qu'il n'y a même pas un siècle, Johnny aurait été interné dans un asile d'aliénés et qu'aujourd'hui il a le droit de jouer dans une cour de récréation avec d'autres enfants et je considère cela comme un énorme progrès.

J'ai donc au sein de mon école un statut et un fonctionnement, non pas privilégiés, mais à part, 4 ou 5 élèves à la fois, tous en difficultés, tous non lecteurs, tous donc prêts plus que d'autres à accepter le "retard" d'un enfant qui leur ressemble physiquement (par suite de ses retards de croissance dus à sa sous-alimentation étant bébé, Johnny est plus petit que beaucoup des élèves de C.P.). Je n'ai pas de programme à boucler ni même de réussite attendue pour mes élèves. Je suis libre d'organiser mon emploi du temps comme je le désire. C'est à peine si on me demande d'être efficace. C'est d'ailleurs assez déroutant cet enseignement "sans visibilité", sans repère. Je travaille au jugé : mon seul point d'ancrage est ma propre estimation que telle ou telle activité sera utile à l'évolution des enfants dont j'ai la charge. Pour cela il faut être en permanence disponible et à leur écoute. Ceci pour dire qu'il m'est impossible d'être à l'écoute du seul Johnny. Bien que j'ai le plus possible essayé de le faire participer aux activités des autres, il y a eu bien des moments où j'ai dû le laisser se débrouiller seul pour pouvoir concentrer mon attention sur les autres. Il m'a donc fallu lui construire des repères pour qu'il puisse agir de façon autonome pendant que je m'occupais des "enfants" (dixit Johnny).

Chapitre troisième JOHNNY ET MOI

*Après le verbe "aimer", "aider"
est le plus beau verbe du monde.
Baronne B. Von Suttner³*

"Méyeu Heems est pé-tit-con" (sic).

Ça n'est pas facile la vie de tous les jours avec Johnny. Il y a d'abord les accrochages verbaux (dont je livre ici une version très édulcorée). Johnny a son franc-parler, c'est le moins que l'on puisse dire, et quand il est en "phase d'opposition" comme me l'a gentiment expliqué la psychologue scolaire, il manifeste avec une vigueur verbale et une richesse de vocabulaire impressionnante pour un enfant qui ne connaît pas la différence entre une auto et une moto (en tout cas, il ne sait pas l'expliquer !). Insultes, grossièretés, propos scatologiques, voire à caractère sexuel

3. Cf. Dictionnaire des citations, Presse Pocket.

(et comme il est dommage de ne pouvoir tout répéter ici tant ces euphémismes pseudo-scientifiques nous éloignent de la truculente réalité), rien de m'aura été épargné. C'est une bonne chose paraît-il : l'agressivité de Johnny, qu'il dirigeait à l'origine vers lui-même (il s'est volontairement jeté au travers d'une baie vitrée vers l'âge de cinq ans et encore aujourd'hui s'automutile lorsqu'il se sent en mal-être), s'est ensuite dirigée vers les autres pour enfin se canaliser dans une agressivité plus exclusivement verbale (Méyeu Heems est connard !). C'est un progrès m'a-t-on affirmé ! Bon... Il se trouve cependant qu'un instituteur, fût-il spécialisé, ne peut pas tout accepter d'un élève : tout simplement parce que les autres écoutent et regardent. Johnny est en intégration dans une école ordinaire, avec des enfants ordinaires qui n'ont pas l'habitude de traiter les "maîtres" de "petits cons" (enfin, normalement !). Alors que faire lorsque Johnny se permet devant les autres ce genre de familiarités ?

La première tentation, c'est la pitié : "pauvre gosse, il en a tellement bavé, il n'est pas responsable de ses actes". Cette tentation je l'ai toujours refusée parce qu'elle renforce par trop ce rapport d'inégalité latent entre le maître et l'élève. Johnny, je ne lui passe rien. Je crois qu'en dix ans de métier je n'ai jamais été aussi sévère. Parce que la pitié, je l'ai tout de suite senti, le bonhomme en joue tout le temps : "j'ai malade Méyeu Heems, j'ai mal la tête". Ou la gorge, ou le ventre, peu importe. C'est toujours de cette façon que se termine nos bagarres. Qu'il capitule mais en montrant bien, avec ses mots à lui, qu'il n'est pas responsable.

Parce que si je parle de Johnny et moi, il faut parler de batailles. Après l'Iliade et Homère, Waterloo et Victor Hugo, La Guerre des Boutons et Louis Pergaud, s'il est un récit qui mérite un conteur de génie, c'est bien le combat titanesque entre un éducateur maladroît et souvent désarmé et un enfant qui ne sait plus apprendre (ou qui a peur d'apprendre !). Je ne suis pas un conteur de génie, quelques récits d'élèves retournant dans leur classe resteront les seuls témoignages de cette empoignade : "Madame, Johnny il mange ses chaussures... Madame, Johnny il s'est mis tout nu dans la classe !".

Au-delà du pittoresque, aussi épuisant fût-il, une seule chose s'avère nécessaire : comprendre. Comprendre d'abord ce qui pousse Johnny à la crise, à ces appels aux secours extrémistes. Comprendre ensuite comment l'aider à surmonter ses angoisses. Comprendre enfin et surtout comment l'aider avant. Avant la crise, avant la douleur, avant que la tâche ne lui paraisse insurmontable au point de sombrer dans la violence.

D'abord guetter les symptômes : la crise ne débute pas n'importe comment. Johnny est seul face au travail, il soupire, transpire, s'essuie brutalement le front d'un revers de main rageur, commence à grommeler à voix basse puis de plus en plus fort pour finir en général par déchirer sa feuille ou l'envoyer à travers la classe. Il faut distinguer les vraies crises du "cinéma". Johnny joue souvent avec son "handicap" et en profite régulièrement pour refuser un travail par paresse : en clair il m'a fallu

apprendre à distinguer les choses qu'il ne sait pas ou ne peut pas faire de celles qu'il ne veut pas faire. Il faut doser l'exigence, accepter d'être intransigeant au risque de la crise et de faire recommencer 20 fois un travail bâclé que je le sais capable de réussir, et tant pis si cela se termine avec un Johnny écumant de rage et jetant un à un ses vêtements dans la corbeille à papier, mais aussi accepter l'échec, admettre que la tâche demandée était trop ardue et l'arrêter en cours de route, le risque étant de voir cette fois Johnny recommencer le même scénario avec un travail simple, parce que ce jour-là il n'a tout simplement "pas envie".

Après les symptômes, le diagnostic : qu'est-ce qui ne va pas ? Où est-ce que cela "coince" ? Comme je le disais plus haut, il faut distinguer deux problèmes : il y a ce que Johnny ne peut pas faire et ce qu'il ne sait pas faire. Il a des problèmes moteurs, essentiellement un manque de contrôle des gestes précis (écriture, découpage, coloriage) et un équilibre mal maîtrisé : c'était tout un problème pour lui que de faire demi-tour dans un escalier s'il s'apercevait par exemple qu'il avait oublié son manteau à l'étage. Ce geste tout simple je le lui ai fait répéter au moins cent fois dans l'année pour qu'il prenne un peu d'assurance (le résultat n'est pas extraordinaire mais, au moins, je ne dois plus lui tenir la main !).

L'exemple de l'activité d'écriture dirigée est le plus évident : Johnny a une vision très claire du résultat à accomplir. Le modèle est sous ses yeux, bien dessiné de ma belle écriture d'adulte qui s'applique. Evidemment le gribouillage malhabile qu'arrive à produire l'enfant après un quart d'heure de souffrance et de soupirs ne le satisfait pas du tout : il compare, il constate et il jette son cahier à travers la classe après avoir déchiré sa page : comportement que je ne peux bien sûr accepter toujours, d'ailleurs pour les mêmes raisons : à l'école ça ne se fait pas (à la limite je pourrais montrer de la tolérance sur ce point) et quatre ou cinq enfants guettent ma réaction face à cette rébellion évidente contre l'ordre établi (et là pas de tolérance possible : il faut sévir ou accepter que Johnny devienne un exemple !).

Que faire alors ? Insister lourdement en faisant refaire tous les jours à Johnny une tâche qu'il se sait incapable d'accomplir ? A part pour le confirmer dans son échec, cet acharnement me semble peu profitable ni pour lui ni pour moi qui dois subir la crise qui en résulte. J'ai donc pris le parti d'éduquer le geste de Johnny pour qu'il en améliore la maîtrise (peinture, modelage, découpage, collage, activités graphiques diverses), plutôt que de le laisser transpirer devant la sacro-sainte activité d'écriture : une évidence pédagogique que j'ai pourtant eu bien du mal à faire accepter à la nourrice de Johnny qui ne comprenait pas pourquoi je lui faisais faire "de la maternelle".

Pour Johnny, c'est sans doute ce problème qui est le plus douloureux : ce décalage entre le résultat qu'il attend et ce qu'il produit effectivement parce qu'il ne "peut pas faire". Par contre, pour moi, le problème majeur est son comportement devant une tâche qu'il ne sait pas (pas encore) faire. Le grand bonheur de Johnny est

de faire ou plutôt de refaire un travail qu'il a déjà effectué et qu'il se sait parfaitement capable de réussir. Reconstituer pour la 217ème fois le puzzle du chien, voilà qui est rassurant. Je ne peux évidemment pas m'en contenter. Mon but n'est pas de l'occuper ni même de le maintenir en éveil mais de le faire progresser. Alors il faut négocier : "D'accord pour le puzzle du chien, mais tu fais d'abord la fiche". Il faut également doser les aides, parce que Johnny a très vite compris qu'il était beaucoup plus facile de me laisser faire le travail que de l'accomplir lui-même. Tout cela ne pose pas trop de problèmes. Là où il y a problème c'est lorsqu'il s'agit de savoir si ce travail qu'il refuse de faire c'est parce qu'il est (ou qu'il lui paraît) trop difficile pour lui, ou parce qu'il n'a pas envie d'essayer. Parfois c'est simple : s'il sait faire le puzzle du chien, pourquoi ne saurait-il pas faire celui du chat qui est presque identique. Parfois cela l'est moins. Et pourtant il est essentiel de ne pas trop souvent de se tromper : Johnny est un enfant en échec. Il le sait. Il en souffre. Ne pas le conforter, l'enfermer un peu plus dans son échec est la base même de mon travail avec lui. Pour cela il faut qu'il me fasse confiance. Si je lui dis qu'il peut, il est essentiel qu'il puisse. Comment faire ? Comment fait-on justement pour ne pas trop se tromper avec un enfant aussi difficile à cerner ? Je n'en sais rien. Un subtil mélange d'intuition, de pratique professionnelle et de hasard. Tout est dans la relation elle-même : je comprends à peu près Johnny, il m'aime bien, on travaille et il avance.

Chapitre quatrième JOHNNY, L'ECOLE, L'ECRIT

*Il n'est pas nécessaire d'espérer
pour entreprendre, ni de réussir
pour persévérer.
Guillaume d'Orange.*

Quelqu'un, ou quelques-uns ont décidé un jour de placer Johnny dans une école élémentaire. Je me prononcerai sur le bien-fondé de cette décision le jour où on me demandera mon avis. Jusqu'ici personne ne l'a fait. La finalité officielle de l'école élémentaire est, est-il nécessaire de le rappeler, d'apprendre aux enfants à lire, à écrire, et à compter. Donc mon objectif à long terme pour Johnny ne doit pas être différent de celui que j'ai pour les autres élèves dont j'ai la charge : je dois lui apprendre à lire, à écrire et à compter.

C'est difficile de considérer Johnny en tant qu'élève. Les rapports traditionnels du type : "Moi, je sais, toi tu apprends !" ou bien "Moi je dis, toi tu fais !" n'ont pas cours entre lui et moi. Et pourtant il faut bien que je me force de temps à autre à m'en souvenir : Johnny est bel et bien un élève !

Apprendre à lire à Johnny, est-ce bien raisonnable ? Ne pas se poser cette question est, à mon sens, affaire de déontologie. Décider à l'avance des limites potentielles d'un enfant c'est pour reprendre une métaphore célèbre, assassiner Mozart : la raison veut qu'un enfant de 7 ans ne soit pas capable de composer un concerto. Le bon sens voudrait également qu'un enfant psychotique ne soit pas capable d'un apprentissage aussi élaboré que celui du code écrit. Tant pis pour le bon sens, j'essaye quand même. Le tout est d'essayer en faisant, si possible, preuve de bon sens !

Et là, encore une fois, il faut commencer par tenter de comprendre. Cela fait plusieurs années maintenant que Johnny traîne dans les écoles. Il y a ramassé des bribes de savoir à propos de la lecture qui s'avèrent parfois être de réels handicaps à l'apprentissage. Je m'explique : Johnny s'est petit à petit construit sa représentation à lui de ce qu'est la lecture et de l'écrit en général. Or cette représentation est très éloignée de ce que l'écrit est en réalité, à savoir un codage de sons à l'aide d'un système alphabétique. D'habitude lorsque ce type de problème se présente chez un enfant la démarche que j'adopte est la suivante : je le fais écrire (tant pis s'il ne sait pas et que ses "gribouillis", comme disent certains collègues, n'ont aucun rapport avec la réalité de l'écrit), puis j'essaye de le faire parler à propos de ce qu'il a produit afin qu'il se rende compte des incohérences de sa représentation⁴. Avec Johnny c'est impossible : il ne veut pas écrire et surtout quand il sait qu'il ne sait pas (encore qu'à ce propos il y ait des nuances à apporter. Je reviendrai plus tard sur cette pratique courante chez Johnny qu'est la "lettre de dénonciation"). Quant à lui faire parler de but en blanc de ce qu'il a écrit, c'est impossible. Et quand Johnny ne veut pas...

Alors j'ai dû avoir recours à la ruse. C'est d'ailleurs le hasard qui m'a permis de trouver le biais pour le faire parler à propos de l'écrit. Tout a commencé avec le cahier pour Tatie...

Intermède

Le cahier de Tatie

ou

Le hasard et la pédagogie

Récit palpitant d'une expérience palpitante

Johnny est un enfant de la D.D.A.S.S., placé par celle-ci dans une famille d'accueil (saluons au passage l'abnégation de ce couple qui a su accepter, depuis cinq ans maintenant, de sacrifier tant de temps et d'énergie pour un enfant que rien ne les obligeait à prendre en charge). Il a donc maintenant un papa, une maman qu'il ne voit pratiquement jamais, et surtout un "Tonton" et une "Tatie" (les rôles de chacun

4. Sur cette question, voir *Recherches n°17, Le mal de lire ; ratés d'apprentissage.*

ne sont d'ailleurs pas clairs dans l'esprit de Johnny dont on ne sait jamais lorsqu'il parle de son père, s'il s'agit effectivement du père ou de Tonton !).

Tous les soirs, en rentrant de l'école, Johnny raconte à Tatie sa journée. Tous les matins en arrivant de l'école, il me raconte ce qui se passe chez lui. Mais Johnny aime les histoires, alors parfois il invente un peu. Il n'a pas non plus une vision très claire du temps qui passe et décrit parfois un évènement vieux de deux ans comme s'étant passé la veille. Enfin, ce qui est important pour lui, ce qui le marque, c'est quelquefois un incident mineur que personne n'a noté et qui prend pour lui des proportions étonnantes.

Il est vite devenu nécessaire de trouver un moyen de communication entre les "parents" de Johnny et moi, qui ne soit justement plus Johnny lui-même. Il fallait transmettre les informations, faire part des progrès et surtout rétablir la vérité sur le comportement et les activités de Johnny à l'école. C'est ainsi qu'a commencé le cahier pour Tatie (précisément le jour où j'ai appris que Tonton, qui d'après Johnny était à l'hôpital à cause de son bras cassé, s'était en fait fracturé celui-ci trois ans auparavant !).

Très vite, la tenue quotidienne de ce cahier qui au départ avait une fonction très anodine, s'est révélée être un des moments les plus importants et les plus formateurs de la vie scolaire de Johnny. D'abord parce que j'avais pris le parti de noter chacune des activités de sa journée de classe que je lui demandais de me rappeler au moment de l'écriture. J'ai pu contrôler ainsi ce qui l'avait marqué et ce qu'il avait retenu. Et surtout, dans ce cahier, j'écrivais s'il avait été sage ! Rapidement Johnny, qui s'est vite rendu compte de l'influence du cahier sur ses droits à la télévision et au dessert le soir, a donc cherché à influencer la nature de mes écrits. Il a essayé de prendre le pouvoir et s'est mis à me dicter ce que je devais écrire : l'écrit prenait tout à coup, pour lui, tout son sens en tant que vecteur de communication.

Hélas pour lui, ce moyen de communication, il était incapable de le maîtriser puisqu'il n'en connaissait pas le fonctionnement. Petit à petit, le cahier de Tatie s'est émaillé de petites phrases totalement surréalistes mais qui montraient clairement comment Johnny envisageait le code écrit et surtout comment, pas à pas, se construisait son savoir.

Au départ donc, le cahier est bien anodin. Je lis par exemple à la page du 11 septembre :

"Aujourd'hui Johnny a : — fait le café !,
— fait de la pâte à modeler,
— réussi un puzzle tout seul et deux avec de l'aide,
— rangé des collections d'objets par taille et par forme,
— rangé le jeu de lecture dans l'ordre des numéros des pièces
(de 1 à 16)".

L'événement marquant de la journée pour Johnny, c'est qu'il avait appris à faire le café pour les maîtres à la récréation (compter 5 cuillères sans se tromper et mettre de l'eau jusqu'au numéro 8 !).

A partir du 22 septembre, apparaît dans le cahier une petite phrase qui va devenir de plus en plus importante, une petite phrase que l'enfant lui-même m'a demandé d'écrire :

"Johnny a été sage".

Cette petite phrase, nous l'avons négociée lui et moi tous les jours : "J'écris que tu es sage, mais alors tu promets de ne plus jouer avec le robinet !". Ou bien "Tu obéis ou j'écris que tu n'es pas sage !".

2 octobre. Johnny s'est montré très violent en récréation. Impossible cette fois de passer l'éponge. Je commence donc à écrire :

"Johnny s'est battu à la récréation".

Aussitôt, il intervient et me demande d'ajouter :

"Mais il ne va plus recommencer, c'est promis ! Alors il ne faut pas le gronder".

A cette période, je traduisais encore les propos de Johnny en langage correct. Plus tard, j'ai abandonné cette pratique pour rapporter ses mots à lui, afin qu'il "s'approprie" mieux l'écrit.

8 octobre : "Johnny a été sage, alors Tatie va donner une glace !".

9 octobre. Johnny voyant que je refusais d'écrire la fameuse phrase, négocie et obtient :

"Johnny a été «un petit peu» sage !".

Pendant le mois de novembre, le comportement de l'enfant se dégrade. Il se bat très souvent, refuse de travailler, m'insulte de plus en plus souvent. La petite phrase apparaît de moins en moins et le cahier se remplit de comptes rendus de ses bêtises.

11 décembre. Johnny est en crise dès le matin. Je ne suis pas d'humeur à le supporter (il y a des jours où on est fatigué !). Juste après la rentrée de 13 h 30, à bout, je m'empare du cahier et commence à écrire en disant, comme d'habitude, à haute voix ce que j'écris :

"Aujourd'hui Johnny ne veut rien faire. Quand je lui donne du travail, il me dit non. Il a frappé deux petites filles cet après-midi".

A ce moment Johnny intervient. Je continue.

"Il me traite de menteur et dit qu'il va écrire au docteur et qu'il s'en fout".

(Quand Johnny est fâché contre moi, il écrit au "docteur"⁵ pour dénoncer mes méfaits. Ces "lettres" ne sont pas à proprement parler un écrit : Johnny, qui pourtant connaît et sait écrire plus ou moins bien une quinzaine de lettres de l'alphabet, n'en utilise ici aucune. Il ne s'agit que d'un simulacre d'écriture. De plus, lui qui refuse d'ordinaire d'écrire des mots qu'il ne connaît pas, donne du sens à cette suite de vagues qu'ils vient de tracer. Il sait pourtant que ce ne sont pas des mots. Cette activité d'écriture spontanée ne doit, à mon avis, être prise que pour ce qu'elle est, c'est à dire un moment de défoulement).

Le lendemain, Tatie était dans ma classe. Et Johnny n'en menait pas large. Jusqu'aux vacances de Noël, il a tout fait pour que la petite phrase soit tous les jours dans le cahier. C'est après la rentrée que sa tactique s'est mise à changer : il commençait à se rendre compte que j'acceptais la négociation quant au compte rendu de la journée et donc il s'est impliqué de plus en plus dans ce compte rendu.

5 janvier. Johnny fait une petite crise après s'être fait réprimandé par la maîtresse qui l'intègre dans sa classe pour les séquences d'éducation physique (Ma'ame Fauveaux est connard !). Après le résumé habituel des activités de la journée, je commence donc à expliquer qu'il s'est mis en colère et qu'il a dit des gros mots. Il intervient et petit à petit son intervention évolue vers une forme de dictée. Johnny devient le rédacteur, je ne suis plus que le crayon. Voici ce que cela donne :

"Johnny est un peu énervé. Il a fait une petite colère au début de l'après-midi.

Je dois marquer : "Ça fait rien !"

(ici Johnny commence sa "dictée")

Johnny va être sage.

Johnny mange de la galette des rois chez madame Fauveaux.

Madame Fauveaux elle est belle.

Johnny a écrit au tableau.

Johnny a fait un petit peu de colère mais on le marque pas.

Johnny a fait de la peinture après-midi".

Ce passage est particulièrement remarquable et ce pour plusieurs raisons : premier détail révélateur de la conscience du temps chez l'enfant, il n'a pas fait de peinture ce jour-là. Deuxième élément à noter : la stratégie qu'il adopte pour minimiser l'incident de la colère. Il noie l'information au milieu d'un déluge de faits et complimente la personne qu'il a insultée comme pour se faire pardonner (il sait pourtant que ça n'est pas Madame Fauveaux qui est la destinataire du cahier). Enfin,

5. Il s'agit, en fait, du médecin psychiatre qui dirige l'hôpital de jour de Valenciennes.

et pédagogiquement c'est pour moi l'information la plus importante. Johnny est persuadé que Tatïe ne sera pas au courant de ses bêtises puisqu'il me demande d'écrire qu'on ne les écrit pas. Je lui ai relu le texte tel qu'il me l'avait dicté et il l'a approuvé. Et il s'est montré très surpris en constatant que Tatïe était malgré tout au courant. L'écrit n'est pas, dans son esprit, quelque chose de permanent.

Le 1er février, il récidive :

Je commence par écrire :

"Cet après-midi, il n'a pas été sage du tout. Il voulait casser ses lunettes parce que je l'ai grondé quand il a jeté dans l'eau le dessin d'Arnaud. Il a dit plein de gros mots très vilains ! Il a mis sa cagoule à la poubelle. J'ai dû donner une fessée parce qu'il donnait des coups de pied dans la porte de la classe. Après il s'est calmé et il a été gentil".

Johnny se met alors à dicter :

"Johnny y veut pas faire montrer le cahier à Tatïe pourquoi Tatïe elle va mettre en colère alors je montre pas mon cahier. Elle va être fâchée avec moi quand j'ai pas été sage. Alors je dis non je veux pas faire marquer le cahier : Faut pas dire à Madame Demolle (c'est la dame qui l'accompagne en voiture à l'école) à Tatïe regarder le cahier".

En clair, après avoir essayé d'écrire que ça n'était pas écrit, il essaye d'écrire qu'il ne sera pas lu.

Le 11 février, nouvelle évolution : Johnny me demande de "faire une croix" sur la phrase "Johnny n'a pas été sage". En marge du cahier, j'insiste fortement auprès de Tatïe pour qu'elle lise tout de même à haute voix et devant Johnny cette phrase qu'il pense avoir fait disparaître. Quelque jours plus tard, je savoure ma victoire. Johnny me déclare, en me voyant prendre le cahier après une journée assez agitée : "Tu marques rien, comme ça Tatïe elle saura rien". Une victoire comme cela ça se fête : ce soir là Tatïe n'a pas grondé Johnny parce qu'elle n'a rien su de ses bêtises !

Fin de l'intermède

Chapitre Quatrième **JOHNNY ET L'AVENIR**

*Toute biographie doit être le
récit d'une ascension.*

Que va devenir Johnny ? C'est une grave question. Bien sûr, socialement, quoi qu'il devienne, il sera toujours pris en charge. Je m'inquiète moins à ce sujet pour lui que pour Mathieu, par exemple, qui risque fort de quitter l'école en sachant à

peine lire et pour qui je distingue, hélas, un avenir aux couleurs du quart-monde. La société est plus clémente avec ses malades qu'avec ses malchanceux. Mais le fait que tout un ensemble de structures spécialisées existe aujourd'hui pour accueillir des personnes comme Johnny ne doit en aucun cas être prétexte à abandonner pour lui toute ambition. Mieux il s'intégrera dans la société ordinaire et plus j'aurai l'impression que ceux qui se sont chargés de lui (moi compris) ont fait correctement leur travail.

Johnny peut-il apprendre à lire ? Il va de soi que si je parvenais à lui faire atteindre cet objectif, son intégration future serait mille fois plus facile, mais en est-il capable ? En fin d'année, son niveau d'apprentissage était équivalent de celui d'un enfant sortant de grande section de maternelle. Il semble donc qu'il ait tous les "outils" nécessaires. D'un enfant ordinaire je dirais qu'il n'y a aucune inquiétude à avoir. Mais Johnny n'est pas un enfant ordinaire : le fait qu'il soit parfaitement compétent pour ce qu'on appelait autrefois la "prélecture", ne veut pas dire pour autant qu'il sera capable de montrer suffisamment d'abstraction pour assimiler un code aussi complexe que celui de l'écrit. Et puis surtout, comment lui faire comprendre la nécessité de l'effort considérable qu'il va lui falloir fournir. Johnny ne fait rien pour rien. Pour l'instant, apprendre à lire ne se justifie pas pour lui, il n'en voit pas la finalité. On m'objectera sans doute que beaucoup d'enfants sont comme lui et qu'ils apprennent à lire un peu contre leur grè, que ça n'est que lorsqu'ils ont acquis le savoir qu'ils découvrent son intérêt. Sans doute. Mais s'il y a une chose que j'ai comprise à propos de Johnny, c'est qu'on ne lui apprendra jamais rien contre son grè.

Il me reste donc à trouver cette petite chose magique qui, depuis toujours, est la base de toute pratique pédagogique : la motivation. La carotte qui fera avancer mon "âne". Et quand je pense à lui, à ces regards si étranges qu'il sait parfois me lancer, ces regards comme des portes ouvertes sur un autre monde, je me dis qu'il me reste encore bien des choses à comprendre pour pouvoir l'aider à grandir.

FIN

P.S. : 6 septembre 1993 : Johnny est de retour. C'est reparti.